

mince épaisseur; mais des saisons étanches lui font comme une seconde enveloppe qui le rend parfaitement insubmersible. Son avant est armé d'un canon. En temps ordinaire, sa vitesse est de 6 nœuds 5 dixièmes. Deux petites machines de cinq chevaux no-niaux, mais développant quarante chevaux sur les pistons, font mouvoir chacune une hélice indépendante, dont l'une a pour but de faire marcher l'embarcation, et l'autre de la faire au besoin littéralement tourner sur place. Quant à l'artillerie de la canonnière, elle se compose uniquement d'un canon rayé de 24, pesant 24,000 kilogr., se chargeant avec 50 et 24 kilogr. de poudre et lançant des obus de 100 kilogr., des boulets pleins de 145, sans que rien bouge à bord, sans que la moindre pièce de la machine cesse de fonctionner. Grâce à un ingénieux système d'affût avec frein, dit à M. Farcy, le recul de la pièce n'est que de 0m.40. Enfin, tout l'équipage de cette embarcation se réduit à dix hommes, y compris le commandant. Re-çueux de l'unanimité par le conseil des tra-vailleurs de la marine et par le ministre lors-qu'elle était à l'état de projet, la canonnière de M. Farcy fut néanmoins exécutée par or-dre de Napoléon III. Des essais faits devant deux commissions eurent un succès éclatant; mais l'Administration blessée de voir l'é-prouve de la canonnière opposer un démenti formel à ses déclarations, non-seulement ne donna aucune récompense à M. Farcy, mais encore fit cacher son invention sous le nom d'un magasin de Cherbourg. Pendant le siège de Paris, M. Farcy voulut utiliser sa chaloupe canonnière au service de la défense. Après un mois et demi de démarches, il obtint enfin d'en prendre le commandement, et à subir toutes sortes de tracasseries admini-stratives, et pour récompenser ses efforts, fut empêché de se servir de sa chaloupe pen-dant les deux derniers mois du siège. Ce fut en vain, notamment, qu'il demanda de tirer avec sa chaloupe sur les ouvrages prussiens de Eimborion, de Bellevue et de Breteuil. Les habitants de Paris, témoins des tribuna-tions de M. Farcy, de la part qu'il avait prise à la défense, connaissant, du reste, ses idées libérales, ses convictions républicaines, sa haine des abus, l'envoyèrent siéger, le 10 février 1871, à l'Assemblée nationale. Inap-prouvé de la majorité, il vota contre les conditions de paix imposées par la Prusse, pour la transla-tion de l'Assemblée à Paris, pour le mainti-en des lois de proscription qui frappaient les Bourbons et les d'Orléans; en un mot, il s'est associé constamment à la politique sui-vie par le groupe de l'extrême gauche, dont les chefs sont Louis Blanc et Edgar Quinet. A la suite de deux discours prononcés le 14 et le 15 juin 1871 par le général Trochu pour exposer le rôle qu'il avait joué à Paris depuis le 4 septembre jusqu'au jour de la capitulation, M. Farcy, peu satisfait de ces explications, demanda la parole pour poser une série de questions à l'ancien président de la défense nationale; mais la clôture ayant été pronon-cée, il dut se taire et fit paraître peu après dans le *Sicéle* une lettre énumérant divers griefs contre le gouvernement de la défense à Paris. Le mois suivant, il présenta à l'As-ssemblée un projet de réorganisation de l'ar-mée, qui fut envoyé à la commission spéciale instituée pour cet objet. M. Farcy a publié son projet sous le titre de: *Réorganisation de l'armée en armée nationale composée de quatre millions d'hommes* (1871).

FARD s. m. (far — Chevallet rattache fard au germanique; ancien allemand *farva*, cou-leur, coloris; anglo-saxon *farfu*; irlandais *farfu*; allemand *farbe*; suédois *färd*). Composition de différentes couleurs, qu'on applique sur la peau, pour en rehaus-ser l'éclat ou en dissimuler les défauts: *Met-tre du fard. Se couvrir de fard. De beaux habits sur un pauvre sont comme du fard sur un chapeau.* (Sentence persane.)

Un visage comme un embellit par le fard; Le beau n'a pas besoin des ornements de l'art. ROTROU.

Les fards ne peuvent faire Que l'on échappe au temps, cet insigne larron. LA FONTAINE.

Malgré le vermillon, les pompons et le fard, La nature a le droit de triompher de l'art. DEUILLE.

— Fig. D'ordinaire, moyen de dissimula-tion; faux ornement: *Parler sans fard. La décence est la grâce de la vertu et le fard du vice.* (Mme de Lambert.) *Un courage fac-tice et mal assuré n'est, en réalité, que le fard de la peur.* (Ch. Nod.)

L'hygiène, en fraudes fécondes, Des l'enfance est pétri de fard. J.-B. ROUSSEAU.

... Soyez simple avec art, Sublime sans orgueil, agréable sans art. BOILEAU.

Moi, je hais le fard dans les mœurs Encor plus que dans son visage. M^{me} DESHOUILLÈRES.

— Mar. Fard de l'avant. Ensemble du mat de misaine et du mat de beaupré, y compris leur gréement et leur voilure. *Le Fard de l'arrière.* Ensemble du grand mat et du mat d'ar-mimon: *Le Fard de l'avant tend à faire arri-mer le navire, tandis que le fard de l'arrière tend à le faire loffer.* (Rome.)

— Encycl. A quelque époque que nous nous reportions, quelque nation que nous interro-gions, nous rencontrons la femme n'ayant qu'un but, celui de plaire, n'ayant qu'une préoccupation, celle de soigner, d'accroître, de perpétuer autant que possible ses char-mes; partant usant des fards. Voyez la reine Jézabel.

Ses malheurs n'avaient point abattu sa fertilité; Mêmes, elle avait encore cet élan emprunté. Dont elle est soignée de peindre et d'orner son visage. Pour réparer des ans l'irréparable outrage. Et Jéhu étant arrivé auprès de Jérah, Jézabel l'appriit, et elle se peignit le visage, orna sa tête et se mit à la fenêtre. (Rois, ix, 30.) Jérémie et Ezéchiel reprochent aux filles de Judée de se farder d'antimoine pour plaire aux étrangers.

L'empereur Héliogabale, quand il entra pour la première fois dans Rome, avait les sourcils peints en noir et les joues enluminées de rouge et de blanc. (Gibbon, *Déca-dence et chute de l'empire romain*, vol. I^{er}, chap. IV.)

Tacite raconte que les anciens Germains se teignaient tout le corps en rouge pour rendre leur aspect plus terrible à l'ennemi et lui dissimuler le sang qui coulait de leurs blessures.

Mais jamais, en aucun temps — si ce n'est au nôtre peut-être — plus qu'au temps d'Auguste on n'usa des fards. Les poètes de cette époque, Ovide en tête, Catulle, Tibulle, Propertius, Martial, Horace, sont pleins de détails ce sujet.

Horace mentionne trois sortes de fard: le minium, le carmin et « une substance extraite de certain résidu de crocodile, » et il ajoute qu'on employait ces ingrédients non pas seu-lement pour donner à la peau une teinte plus avantageuse, mais aussi pour masquer sous une légère couche les traces trop véridiques de l'âge.

D'après Martial, « la craie dont se sert Fa-bius craint la pluie; la céruse dont se sert Sabella craint le soleil. »

Nous savons donc de quelles substances les dames romaines, celles du quartier de Su-burbe, usaient, pour donner à leur visage la pâleur, le brillant, et des tons chauds, animés, et dont elles abusèrent aussi quel-ques fois, et c'est ce qui fait dire à Juvénal: « Cette face empâtée que recouvrent tant de drogues et où s'agglutinent les lèvres des in-fortunés maris, est-ce un visage ou une plume? »

Quelquefois la coquette « se contentait d'une pâte de fèves grasses, dont elle se fai-sait trois ou quatre applications, » ou bien, suivant le conseil d'Horace, elle préférait, pour se décolorer les traits, une simple infu-sion de cumin.

Pline nous apprend aussi que la mandra-gore servait à effacer les cicatrices du visage; d'après Ovide, les pavots avaient la même propriété.

Il est un autre fard plus célèbre encore parmi ceux dont usaient les dames romaines, et que nous devons mentionner d'une façon toute particulière; c'est celui dont l'inven-tion est attribuée à Poppée. Voici ce qu'en dit le bibliophile Jacob, dans son livre très-curieux intitulé *Art de conserver la beauté*: « Poppée fut, dit-on, la première qui eut l'idée de se voiler le visage, soit dans le but de se ménager le teint, soit avec l'intention d'irriter le désir de ceux qui ne voyaient qu'une partie de ses charmes. Mais il est cer-tain que le voile remonte à la plus haute antiquité: les Juives en portaient un. Nous croyons donc devoir attribuer seulement à Poppée l'emploi d'une forme de voilure insu-sitée avant elle. Ce qui lui appartenait plutôt, ce serait un fard onctueux, composé de seigle bouilli avec de l'huile, et formant une pâte épaisse, dont elle se couvrait le visage dans la matinée pour l'avoir frais le soir. Elle dé-tachait ce fard au moyen d'un lavage au lait. Cette sorte de masque, appelé du nom de Poppée *Poppœana pinguis*, fut aussi nommé *masque au mari*, parce que lui seul en était victime. Il resta longtemps en crédit parmi les grandes coquettes de Rome. »

Complétons cette esquisse historique par quelques faits très-curieux que nous trou-vons dans le livre intéressant de M. Piessé, traduit par M. O. Réveil.

Peu d'usages ont une origine plus an-cienne que celui de peindre le visage, de teindre les cheveux et de noircir les cils et les sourcils pour relever la beauté. En Egypte, c'est une coutume générale chez les femmes de la haute et de la moyenne classe, et très-com-mune parmi celles des classes inférieures, de se noircir le bord des paupières supérieure et inférieure avec une poudre qu'elles appel-lent *kohl*. On applique le *kohl* avec un petit stylet de bois, aminci et émoussé à l'ex-trémité. On le trempe de temps en temps dans l'eau de roses, puis on le plonge dans la poudre et on le promène sur le bord des paupières. On pense que cette opération donne une expression très-douce au regard, en faisant paraître l'œil plus grand. C'est sans doute à ce fait que Jérémie fait allusion quand il dit: « Quoique tu te fendes le visage (les yeux) avec de la couleur, c'est en vain que tu te feras belle. » (Jérémie, iv, 40.) — Voir aussi R.-W. Lane, *Manners and customs of modern Egyptians*. (London, vol. I^{er}, p. 41 et suivantes.)

Une singulière coutume des femmes mo-dernes, celle de se dessiner entre les yeux deux yeux des bouquets de petits points bleuâtres ou d'autres petites figures sur les-quelles elles appliquent une couleur qui les rend indéfinissables. Le menton est aussi tatoué de la même manière: une petite ligne bleue, partant de la pointe, descend jusqu'à la gorge. Les cils, les sourcils, le bord et l'ex-trémité des paupières sont également colo-rés en noir. La plante des pieds, et quelque-fois d'autres parties du pied, jusqu'à la che-ville, la plante et le bord de la main, et sans doute aussi ailleurs. Le henné ou alkanah, de Chypre et d'Égypte, n'est autre chose que le *lavosium inermis*, de la famille des salicariées. Ses feuilles, que l'on fait sécher pour cet usage, ressemblent un peu à celles du myrte. On les pile et on en fait, avec de l'eau de chaux, une pâte que l'on applique sur la peau, sur les cheveux, sur les ongles; on l'y laisse pen-dant plusieurs heures; la couleur ainsi im-primée se conserve pendant des semaines. Souvent aussi on peint de cette manière le des-sus des mains et du décoro de divers des-sins. Les jours de fêtes, ces femmes se peignent les joues avec une couleur rouge brique; une petite ligne rouge marque aussi le con-tour des tempes.

Les jeunes et vieux, teignent leurs cheveux et leur barbe tous les huit jours. Nous avons eu l'occasion d'examiner deux poudres qu'ils emploient à cet usage; elles avaient été remises par Ferouh-Kan à M. le professeur Trouessart, et on les trouve dans un flacon d'or, c'est du henné; l'autre les teint en bleu, c'est très-certainement une plante indigène dont le nom nous est inconnu. On applique d'abord le henné, dont on fait une pâte avec de l'eau; on en couvre le visage d'un côté, et l'on attend que, par application, de la même manière, la poudre bleue, et l'on obtient ainsi une coloration ma-gnifique d'un noir *aile de corbeau*.

Des usages semblables subsistent encore en Perse. Dans son livre intitulé *Glimpse of life in Persia*, lady Sheil dit, en parlant de la mère du schah: « La paume de ses mains et le bout de ses doigts étaient teints en rouge avec une herbe appelée *henna*, et le bord de la paupière inférieure était coloré avec du carmin. Tous les Kajars ont naturellement de grands sourcils arqués; mais les femmes ne se conten-tent pas de ce que leur a donné la nature, elles les agrandissent et en doublent les proportions, réelles en les prolongeant par de grandes lignes tracées avec de l'antimoine. Leurs joues sont couvertes de fard, comme c'est l'invariable coutume des femmes per-sanes de toutes les classes. »

En Grèce, pour teindre les cils et les paupières, on jetait de l'essence ou de la gomme labdanum, *cistus Creticus* (cistinés), sur de la braise; on intercepte la fumée qui s'en dé-gage avec une assiette pour en recueillir le noir. « Voici, dit Chandler (*Travels in Greece*), comment j'ai vu employer cette préparation: Une jeune fille, assise sur un sofa, les jam-bes croisées suivant l'usage, fermant un de ses yeux, prenait les deux cils entre le pouce et l'index de la main gauche, les tirait en avant, puis introduisait par le coin extérieur un espèce d'épingle ou de stylet préalablement plongé dans le noir de fumée. En re-tirant le stylet, les parcelles de couleur qui y étaient adhérentes s'arrêtaient entre les cils et y demeuraient. »

Le docteur Shaw raconte qu'entre autres curiosités retirées des tombeaux découverts dans le Sahara, et qui avaient appartenu à des femmes, il vit un morceau de roseau ordi-naire contenant un de ces épingles et 50 grammes au moins de cette poussière.

Arrivons à l'époque présente, qui, avons-nous dit, ne le cède en rien par les artifices de la toilette même à l'époque d'Auguste, et donnons la nomenclature nécessairement écourtée et la recette des divers fards en usage, nous réservant ensuite d'ouvrir les yeux des coquettes sur les dangers que présente l'emploi de la plupart d'entre eux. Nous allons, pour cela, nous servir de l'ex-celent manuel publié par M^{me} Colmar et du livre des *Orateurs et parleurs*, déjà invoqués par nous, de M. Piessé.

Les fards sont divisés en fards blancs, fards rouges, fards bleus, lesquels sont à leur tour susceptibles d'un grand nombre de subdivi-sions. Il y a encore des vinaigres de fard, les fards en crépon, etc.

Sous la dénomination indigne de trom-peuse, ou plutôt fallacieuse, de blancs d'ar-pente, de perles, de kreams, d'albâtre, etc., on comprend les fards blancs, qui sont tous com-posés de céruse, c'est-à-dire de carbonate de plomb. Ces fards sont très-beaux par leurs teintes, mais très-dangereux, ainsi que nous le montrerons tout à l'heure.

C'est à leur usage que nous devons aussi du blanc de talc, du blanc de Cérusite, composition tout à fait inoffensive. En voici la recette d'après l'auteur cité plus haut:

Faites avec une boule de bleu d'azur une eau à peine azurée, et faites-y dissoudre un peu de gomme adragante en poudre. Délayez avec cette solution de beau talc de Venise

fin pulvérisé; vous obtenez ainsi une pâte dont vous formez des trochisques ou pains, en la faisant passer à travers un entonnoir de verre, sur un papier blanc, à l'aide d'une petite baguette. Quand vos pains sont secs, vous les enlèvez légèrement avec la lame d'un couteau, et vous les mettez séparément dans de petits carrés de papier de soie.

On se sert aussi d'un fard fait avec le sou-nitrate de bismuth; alors il s'appelle *poudre de sulfure*; mais il adhère au visage moins bien que la céruse, il est surtout plus cher; pour ces raisons, il est peu en usage.

Enfin on emploie le blanc de Thanard, nommé ainsi en souvenir de l'éminent chimiste qui l'a inventé. Il en a donné la composition: On emploie de préférence pour les fards les blancs de bismuth de céruse et de plomb, malgré leurs propriétés délétères: « Le désagrément de brunir au contact du gaz hydrogène sul-furé, parce qu'eux seuls imitent le doux éclat d'une belle peau, qu'on fait sécher pour cet usage, n'aurait un peu à celles du myrte. On les pile et on en fait, avec de l'eau de chaux, une pâte que l'on applique sur la peau, sur les cheveux, sur les ongles; on l'y laisse pen-dant plusieurs heures; la couleur ainsi im-primée se conserve pendant des semaines. Souvent aussi on peint de cette manière le des-sus des mains et du décoro de divers des-sins. Les jours de fêtes, ces femmes se peignent les joues avec une couleur rouge brique; une petite ligne rouge marque aussi le con-tour des tempes.

Les fards gris, bleus et noirs, à cause de la céruse qu'ils renferment, doivent également être bannis des cabinets de toilette.

Mais à quel bon tous ces avertissements? Les femmes ne voudront jamais comprendre que se faire un visage factice est non-seule-ment préjudiciable à leur santé, mais encore déraisonnable, ridicule, et que le meilleur des fards est la couleur que leur a donnée la na-ture.

Les fards roses se présentent sous quatre formes: en poudre, en pomnade, en encre, en crépons. « Les crépons, dit le *Manuel Ro-gier*, sont des morceaux de gaze de soie ou de drap (d'un très petit nom), tortillés de ma-nière à former un nouet qui reçoit la précipi-tation d'un rouge quelconque. Ils servent fort longtemps pour rougir le visage et n'ont aucun inconvénient. Les parfumeurs de Paris ont inventé le rouge de carmin de Strasbourg, crépons de la Chine. Mais tous ces noms ne signifient rien. On devrait les dési-gner par crépons de carmin, de carthame, etc. »

Il y a diverses nuances de rouges dans les fards: rouge carmine ou de vermillon, rouge de bois de Brésil, rouge de carmin, rouge de Germanie ou de carmin d'Allemagne, rouge de Chine, rouge de Hollande ou rouge de carmin d'Amsterdam; puis le rouge végétal de carthame (*carthamus tinctorius*), ou *safranum*, safran bâlard, ou encore rouge d'Es-pagne, ou enfin *rose en tasse*, ainsi qu'on l'a nommé dans le commerce. Encore une fois, nous ne pouvons donner ici que des indica-tions sommaires, renvoyant le lecteur, pour de plus amples détails, aux ouvrages spéciaux déjà cités.

Les fards rouges se présentent aussi sous forme de vinaigres; ils s'appellent: rouge li-quide économique, rouge liquide de Sophie Goubet, vinaigre de Vénus. Donnons la recette de ce dernier seulement.

Cochenille en poudre. 8 grammes. Laque en poudre. 12 — Alcool. 24 — Vinaigre de lavande distil-lé. 500 —

Après dix jours d'infusion, en ayant soin d'agiter souvent la bouteille, coulez et fil-trez.

Les fards bleus doivent leur couleur à l'in-digo, au bleu d'azur; les fards gris, au sulfure d'antimoine.

Tels sont les talismans, et nous ne les avons pas énumérés tous, dont se compose l'assiette (terme consacré) avec laquelle une coquette fait son visage, une actrice *fait sa tête* (terme également consacré), par laquelle elle se donne ce que lui a refusé la nature, ou ce que lui ont fait perdre l'âge ou... les déré-glements de sa vie: une blancheur virginale; une rougeur, emblème de sentiments pur-sques, témoignage de santé. Mais, disons-nous au mot cosmétique, l'art d'embellir, qui a ses faveurs, a ses disgrâces aussi, ses dangers, et surtout à propos des fards, bien longue se-rait la liste des vrais empoisonnements causés par eux. Sans être trop sévère, disons: la plupart des fards blancs renferment de la céruse, c'est-à-dire du carbonate de plomb (nous avons fait connaître pourquoi on pré-férerait cette substance au talc, à l'oxyde de zinc, au soufre blanc, au bismuth), et le plomb, non-seulement altère la peau, la gercé, la ride, la cancérisse, non-seulement favorise l'apparition de boutons, de dartres, d'érysi-pèles, mais va jusqu'à produire des tremble-ments, des convulsions, des épilepsies, des co-liques, etc., un mot des désordres physiques très-souvent irréparables. Le docteur Viard (*Médecin Times*, septembre 1861) a publié une observation de paralysie saturnine ob-servée chez plusieurs membres d'une même famille qui faisaient usage de crépons plom-bifères.

Mlle X, racontait le docteur Constantin James, actrice d'un de nos théâtres à mélo-drame, venait d'être chargée d'un rôle où se trouvait une scène de dévotion; elle devait dire rendue moins par des paroles que par une

pantomime vivement sentie et rudement ac-cusée. Comme elle tenait à émuouvoir son public (le public des boulevardiers), elle se prit à se pincer les lèvres et à se les mordre avec une conscience voisine de la frénésie. Par malheur, et ceci n'était plus dans son rôle, elle en détacha le vermillon qui les recou-vrait et l'avalait au fort de la passion. Aussi, à peine eut-elle quitté la salle qu'elle se plai-gnit de vives coliques et d'un tremblement général, qui ne céderait qu'au traitement in-diqué contre les empoisonnements au mer-cure. »

Il y a peu d'années, raconte le même au-teur, eut lieu un gros procès à propos d'acci-dents graves d'empoisonnement survenus chez plusieurs comédiens et comédiennes par l'emploi des fards à base de plomb. Rien n'y manqua pour en accroître le retentissement: expertise médico-légale, rapport, contre-rapport, déposition des victimes, plaidoiries passionnées, enfin condamnation des pré-venus à la prison et à l'amende.

Le fard rouge a les mêmes dangers; à cause de la présence du cinabre dans ce cos-métique.

Les fards gris, bleus et noirs, à cause de la céruse qu'ils renferment, doivent également être bannis des cabinets de toilette.

Mais à quel bon tous ces avertissements? Les femmes ne voudront jamais comprendre que se faire un visage factice est non-seule-ment préjudiciable à leur santé, mais encore déraisonnable, ridicule, et que le meilleur des fards est la couleur que leur a donnée la na-ture.

Bautru, parlant de ces dames fardées qui se rajeunissent par le rouge et le blanc, di-sait: « Je n'aime point à voir une femme qui a dix ans de plus que son visage. »

Une belle dame, qui avait atteint un certain âge, disait un jour au grand Frédéric: « Comment, sire, après tant de gloire, pou-vez-vous en rechercher de nouvelle? — Ah! madame, répondit le roi, comment, étant si belle, mettez-vous encore du rouge? »

Une dame, un peu simple d'esprit, qui avait beaucoup de fard sur le visage, demanda à son peintre dans quel endroit il achetait ses cou-lours: « Je ne crois, madame, répondit celui-ci, que nous nous fournissions au même mar-chand. »

Plusieurs dames de la cour, très-fardées, s'étant trouvées à l'audience que le roi donnait à un ambassadeur turc, on demanda à cet ambassadeur ce qu'il pensait de la beauté de ces dames. « Je ne puis rien répondre là-dessus, dit-il, je ne me connais pas en pein-ture. »

Une dame consulta saint François de Pautle sur la moralité de l'usage du fard. « Mon Dieu! dit le bienheureux, peu au courant des usages de la coquette, des hommes pieux l'ont banni, des saints l'ont toléré... Prenons un moyen terme... Mettez-en sur une seule joue... »

Le marquis de *** qui avait la vie fort basse, rencontra un jour dans le parc de Versailles une duchesse qui se fardait d'une manière exagérée, et qu'il voulait embrasser. Mais elle s'éleva d'instinctement derrière une statue, qui requit le baiser destiné à la duchesse. Cette méprise ayant donné lieu à des éclats de rire, le marquis mit les rieurs de son côté en disant: « Plâtre pour plâtre, l'erreur n'est pas grande. »

Vois-tu cette altière donzelle Que le blanc d'Espagne embellit? Son époux, en sortant du lit, Doute que ce soit encore elle. BOILEAU.

Chloris quitte et reprend, par un rite mystère, Jeune et vieille peu tour à tour; Et la Chloris de nuit ferait bien la grand'mère De la Chloris de jour. BAËZOUR.

L'autre jour, Alison partit si follement Pour un long et fâcheux voyage, Que, sortant de chez elle avec embêtement, Elle oublia ses gants, ses dents et son visage. BOILEAU.

Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit? Me demandait Cliton naguère. BOILEAU.

« Il faut, dis-je, vous satisfaire: Elle a vingt ans le jour, et cinquante ans la nuit. »

Quand de votre beauté je parle Chez le drogiste maître Charle, Il me répond d'une fêrte Dont mon âme est tout effrayée: « Ce sera, dit-il, sa beauté. Lorsqu'elle me l'aura payée. »

Deux coquettes, qu'on nomme Amynte et Cydalise, Volaient entrer dans une église. Voyant d'un rouge épais leur visage fardé: « Allez, que le ciel vous bénisse; Retirez-vous! leur dit le suisse: Les masques n'entrent point ici. » LA BRUN.

J'ai ce matin, avec adresse, Surpris au lit dame Isabelle. Avant qu'au bout de son pinceau Elle eût retrouvé sa jeunesse; Son teint, si jeune hier et si frais, Aujourd'hui vieux et sans attrait, De pleid m'a l'âme touchée; Quoi! dis-je, madame, a vos vains, Depuis hier il doit y avoir Trente ans que vous êtes couchée. BOILEAU.

FARDAGE s. m. (far-dage — rad. fard). Mar. Lit de fagots qu'on pose à fond de cale, pour garantir certaines marchandises de l'humidité. Objets inutiles, embarras-sants, encombrants. *Fardages de garnitures, de poutils, Garnitures, poutils superflus.*

FARDE s. f. (far-de — v. l'œtm. de FAR-DEAU). Comm. Falle de café moua pesant 185 kilogrammes.

— Mar. Chacun des bordages qu'on élève pendant un combat, pour dérober la vue du pont aux ennemis et le soustraire à leurs coups.

FARDE, ÉE (far-dé — rad. far-de). Qui est couvert, peint de fard; *Des joues FARDEES. Un visage FARDE.*

— Fig. Déguisé; faux, hypocrite: *Sen-timents FARDEES. La misère FARDEE de luze est effroyable.* (Dupaty.) *Il Chargé de faux orne-ments: Ce style contraint et affecté, qui règne dans presque tous les livres qu'on fait depuis cinquante ans, est la marque des esprits faux, et porte un caractère de servitude que je dé-teste.* (Volt.)

L'un n'est point fardé, mais sa muse est trop nue; L'autre a peur de ramper, et se perd dans la nue. BOILEAU.

FARDEAU s. m. (far-dô — Du Gange et Nicot tirent ce mot du grec *phartos*, fardeau, fait; Génin pense que le provincial *fardei* est dit pour *kardei*, de kar, lien; dans le portugais, on trouve *farde*, que les étymolo-gistes tirent de l'arabe *farid*, vêtement, drap; Diez admet que, du sens de vêtement, on a passé à celui de bagage, et de celui de ba-gage à celui de fardeau. Pour nous, nous croyons avec Delâtre qu'il est préférable de rapporter *fardeau* à l'allemand *burde*, an-glais *burthen*, de l'anglo-saxon *byrthen*, irlan-dais *burda*, le même que le grec *phartos* et le persan *farde*, de la racine sanscrite *shar*, porter). Faix, charge pesante: *Un lourd FAR-DEAU. Porter un FARDEAU sur ses épaules. Dé-sar un FARDEAU. Étope prit le panier au pain; c'était le FARDEAU le plus pesant.* (La Font.) *Autrefois, à Constantinople, les cre-chieurs portaient tous des FARDEAUX de 400 ki-logrammes.* (Maquet.)

Moitié de ce fardeau ne vous sera que jouë. LA FONTAINE.

— Fig. Ce qui cause de l'ennui, du tourment, des tracass; ce qui est à charge, pénible à supporter: *Les pauvres ont leur FAR-DEAU, et les riches ont ainsi le leur.* (Boss.) *L'opulence est un FARDEAU pénible, elle étouffe, elle embarrasse le bonheur.* (Young.) *Le poids d'une ancienne faute est un FARDEAU qu'il faut porter toute sa vie.* (J.-J. Rousseau.)

Le crime d'une mère est un pesant fardeau. RACINE.

Ah! ne méprisiez pas une femme qui tombe; Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe? V. HOC.

— Poétiq. *Fardeau des ans*, Vieillesse: *Suc-comber sous le FARDEAU DES ANS. Il Fardeau de la terre*, Homme, race d'hommes inutiles ou nuisibles.

Chloris quitte et reprend, par un rite mystère, Jeune et vieille peu tour à tour; Et la Chloris de nuit ferait bien la grand'mère De la Chloris de jour. BAËZOUR.

L'autre jour, Alison partit si follement Pour un long et fâcheux voyage, Que, sortant de chez elle avec embêtement, Elle oublia ses gants, ses dents et son visage. BOILEAU.

Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit? Me demandait Cliton naguère. BOILEAU.

« Il faut, dis-je, vous satisfaire: Elle a vingt ans le jour, et cinquante ans la nuit. »

Quand de votre beauté je parle Chez le drogiste maître Charle, Il me répond d'une fêrte Dont mon âme est tout effrayée: « Ce sera, dit-il, sa beauté. Lorsqu'elle me l'aura payée. »

Deux coquettes, qu'on nomme Amynte et Cydalise, Volaient entrer dans une église. Voyant d'un rouge épais leur visage fardé: « Allez, que le ciel vous bénisse; Retirez-vous! leur dit le suisse: Les masques n'entrent point ici. » LA BRUN.

J'ai ce matin, avec adresse, Surpris au lit dame Isabelle. Avant qu'au bout de son pinceau Elle eût retrouvé sa jeunesse; Son teint, si jeune hier et si frais, Aujourd'hui vieux et sans attrait, De pleid m'a l'âme touchée; Quoi! dis-je, madame, a vos vains, Depuis hier il doit y avoir Trente ans que vous êtes couchée. BOILEAU.

FARDAGE s. m. (far-dage — rad. fard). Mar. Lit de fagots qu'on pose à fond de cale, pour garantir certaines marchandises de l'humidité. Objets inutiles, embarras-sants, encombrants. *Fardages de garnitures, de poutils, Garnitures, poutils superflus.*

FARDE s. f. (far-de — v. l'œtm. de FAR-DEAU). Comm. Falle de café moua pesant 185 kilogrammes.

— Mar. Chacun des bordages qu'on élève pendant un combat, pour dérober la vue du pont aux ennemis et le soustraire à leurs coups.

FARDE, ÉE (far-dé — rad. far-de). Qui est couvert, peint de fard; *Des joues FARDEES. Un visage FARDE.*

— Fig. Déguisé; faux, hypocrite: *Sen-timents FARDEES. La misère FARDEE de luze est effroyable.* (Dupaty.) *Il Chargé de faux orne-ments: Ce style contraint et affecté, qui règne dans presque tous les livres qu'on fait depuis cinquante ans, est la marque des esprits faux, et porte un caractère de servitude que je dé-teste.* (Volt.)

L'un n'est point fardé, mais sa muse est trop nue; L'autre a peur de ramper, et se perd dans la nue. BOILEAU.

FARDEAU s. m. (far-dô — Du Gange et Nicot tirent ce mot du grec *phartos*, fardeau, fait; Génin pense que le provincial *fardei* est dit pour *kardei*, de kar, lien; dans le portugais, on trouve *farde*, que les étymolo-gistes tirent de l'arabe *farid*, vêtement, drap; Diez admet que, du sens de vêtement, on a passé à celui de bagage, et de celui de ba-gage à celui de fardeau. Pour nous, nous croyons avec Delâtre qu'il est préférable de rapporter *fardeau* à l'allemand *burde*, an-glais *burthen*, de l'anglo-saxon *byrthen*, irlan-dais *burda*, le même que le grec *phartos* et le persan *farde*, de la racine sanscrite *shar*, porter). Faix, charge pesante: *Un lourd FAR-DEAU. Porter un FARDEAU sur ses épaules. Dé-sar un FARDEAU. Étope prit le panier au pain; c'était le FARDEAU le plus pesant.* (La Font.) *Autrefois, à Constantinople, les cre-chieurs portaient tous des FARDEAUX de 400 ki-logrammes.* (Maquet.)

Moitié de ce fardeau ne vous sera que jouë. LA FONTAINE.

— Fig. Ce qui cause de l'ennui, du tourment, des tracass; ce qui est à charge, pénible à supporter: *Les pauvres ont leur FAR-DEAU, et les riches ont ainsi le leur.* (Boss.) *L'opulence est un FARDEAU pénible, elle étouffe, elle embarrasse le bonheur.* (Young.) *Le poids d'une ancienne faute est un FARDEAU qu'il faut porter toute sa vie.* (J.-J. Rousseau.)